

LUMIÈRES SUR LE PASSÉ - VI

Robert Frigon (#2*)

DANS CES CHRONIQUES, nous livrons le fruit de nos recherches et celles de notre parenté. Pour donner suite à nos précédentes *“Lumières sur le passé”*, nous débutons la présente par une introduction tirée d’un document dactylographié par le Frère Arcade, de la communauté des frères du Sacré-Coeur. Côme Frigon, né le 12 mars 1885 à St-Prosper, est le neuvième enfant de Xavier Frigon et de Zéphise Leduc. Il entre au Noviciat d’Arthabaska en 1898 et passe toute son existence au service de sa communauté. Nous apprécions son observation.

“En 1666, à Batiscan, à La Pérade, et aux Trois-Rivières, les Iroquois nous tiennent resserrés de si près qu’ils nous empêchent de jouir des commodités du pays”¹

“On ne peut aller à la chasse, ni à la pêche, qu’en crainte d’être tué, ou pris par ces coquins-là et même, on ne peut labourer les champs et encore moins faire les foins qu’en continuel risque; car ils dressent des embuscades de tous côtés; il ne faut que qu’un petit buisson pour mettre six ou sept de ces barbares à l’abri, ou pour mieux dire, à l’affût, qui se jettent sur nous à l’improviste, soit que vous soyez à votre travail ou bien que vous y alliez”.

“Une femme est toujours dans l’inquiétude que son mari qui est parti le matin pour son travail ne soit tué ou pris et que jamais elle ne le revoie. Quelle force héroïque il fallait avoir pour tenir le coup dans de telles conditions”.

“Et dire que ce fut la vie de nos ancêtres, ceux-là mêmes qui ont arraché à la barbarie le sol sur lequel s’épanouissent aujourd’hui nos belles paroisses catholiques”.

Voilà que c’est bien dit et sans détour. Heureusement pour nos ancêtres pionniers, en avançant vers le centre du pays, la civilisation fit reculer ces *“coquins-là”* plus à l’ouest et aux premiers temps de la colonie, en dépit des embûches et des contraintes, les villages purent naître et prospérer sous l’œil vigilant des seigneurs.

Les premiers habitants de ces villages, les jeunes couples, unis en hiver, formeront assez rapidement d’imposantes cellules familiales. Car les jeunes, bien avant la fin de leur adolescence, s’unissent à des copains et copines du voisinage.

Plus souvent qu’autrement, ces couples ont une bonne dizaine d’enfants. Et dans un court espace de temps, en quelques générations, un coin de pays est *“déserté”* par l’abondante main-d’œuvre qui lèvera des maisonnettes et un presbytère pour y loger le pasteur. Pour les besoins du culte et de la dévotion, une belle église sera édifiée au centre du village.

La terre acquise des Jésuites le 3 juillet 1671 dans la seigneurie de Batiscan par notre ancêtre pionnier François Frigon dit *l’Espagnol*, nous l’avons déjà dit, nous l’avons marchée depuis la rivière Batiscan au nord-est jusqu’au grand fleuve au sud-est. Bien différente est cette concession de nos jours. Son aspect a beaucoup changé. L’ancêtre ne possédait pas une bonne terre. Au temps de François, les battures pouvaient s’étendre sur quelques centaines de pieds à partir du fleuve. Cette portion, composée de glaise, charriée à son embouchure par la Batiscan, constituait un véritable marais. François ne prit pas possession d’une terre propre à la fécondation.

Supposons qu’il attendait l’obtention d’une terre avant de convoler en justes noces. En l’absence de source archivale, nous supposons que son mariage avec Marie-Claude Chamois dût se produire, disons-le tentativement, en février 1672. Un mois particulièrement convenable pour se marier alors que la nature est endormie et qu’une noce rompt la monotonie en rassemblant les censitaires. Cette coutume était bien établie.

La famille de François et Marie-Claude fera l’objet d’un prochain article. Les plus âgés de leurs enfants ne sont pas mentionnés aux registres de catholicité de Batiscan. Les entrées du pasteur missionnaire ne débutent qu’en 1682, bien qu’il y eut, semble-t-il, une première église à Batiscan en 1674. Nous y reviendrons.

* Numéro de membre

¹*“De 1650 à 1653, pas moins de trente-huit colons des Trois-Rivières et du Cap-de-la-Madeleine périrent sous les attaques iroquoises”.* Raymond Douville, dans *“Visages du Vieux Trois-Rivières”*. Éditions Laliberté.